

UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01468007 8

Vaschalde, Henry
Chansons populaires du
Vivarais

PQ
445
V3

CHANSONS POPULAIRES

DU

VIVARAIS

PAR

HENRY VASCHALDE



PARIS

LIBRAIRIE HISTORIQUE DES PROVINCES

Emile **LECHEVALIER**

39, Quai des Grands-Augustins, 39

—
1897

5135
15/9/98

CHANSONS POPULAIRES.

DU

VIVARAIS



CHANSONS POPULAIRES

DU

VIVARAIS

PAR

HENRY VASCHALDE



MICROFILMED BY
UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
MASTER NEGATIVE NO.:
930008

PARIS

LIBRAIRIE HISTORIQUE DES PROVINCES

Emile LECHEVALIER

39, Quai des Grands-Augustins, 39

—
1897

PQ
445
V3

AVANT-PROPOS

En 1852, M. Fortoul, ministre de l'Instruction publique, avait eu l'intention d'élever un monument au « génie anonyme et poétique du peuple » (1) en faisant publier les *Chants populaires de la France*. Un rapport adressé par lui, à cet égard, au Président de la République, fut suivi d'un décret conforme en date du 13 septembre 1852.

Cinq jours après avoir obtenu le décret qui prescrivait de rechercher dans toutes les provinces de France, les chansons réellement populaires qui vivent encore, que les bergers chantent dans leur solitude, que les conscrits entonnent à l'époque du tirage au sort, que les grand'mères murmurent en faisant virer le fuseau, que l'on reprend en chœur dans les longues veillées d'hiver, M. Fortoul adressait aux inspecteurs de l'enseignement primaire et aux recteurs d'académie, une circulaire leur enjoignant de réunir tous les chants qu'ils pourraient se procurer et de les adresser au comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France siégeant au ministère de l'instruction publique. Une somme spéciale devait être affectée à cet objet ; l'article 4 du décret du 13 septembre 1852 était ainsi conçu : « Il sera prélevé sur les chapitres XXXIV du budget de l'instruction publique et des cultes, la somme nécessaire pour les travaux préparatoires de cette publication. » On ne négligeait pas les moyens de stimuler le zèle des investigateurs et l'article 5 disait : « Une médaille commémorative sera décernée, sur la proposition du comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France, aux personnes qui auront le plus contribué par leurs recherches et leurs documents à enrichir cette collection. »

(1) Paroles de M. Fortoul dans la séance du 8 novembre 1852 du comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France.

L'excellent projet du ministre Fortoul a bien reçu un commencement d'exécution, mais qu'en reste-t-il aujourd'hui ? peu de chose.

Après avoir publié successivement les *Croyances et superstitions populaires du Vivarais*, les *dictons et sobriquets*, les *proverbes et maximes de nos pères*, nous avons souvent eu l'intention de terminer cette série par les *Chansons populaires du Vivarais* ; nous aurions voulu faire pour notre pays ce que M. Fortoul avait projeté pour la France entière (1). D'autres publications qui devaient arriver à leur heure, nous ont empêché jusqu'ici de réaliser notre projet. La *Revue du Vivarais* nous offre l'occasion de publier le résultat de nos recherches sur les chants du Vivarais, depuis ceux de l'enfance jusqu'aux danses de la Montagne.

(1) M. Damase Arbaud a publié en 1862 et 1864 les *Chants populaires de la Provence*. M. Vincent d'Indy a effleuré le sujet qui nous occupe. M. Jules Tiersot vient de nous faire hommage d'une brochure intitulée : *Chants populaires recueillis dans le Vivarais et le Vercors* par Vincent d'Indy, mises en ordre avec une préface et des notes. par Julien Tiersot. — Paris, 1892.

CHANTS POPULAIRES

DU VIVARAIS

La facilité extrême des communications porte non-seulement les voyageurs, mais les modes, mais les idées, mais les chansonnettes de Paris jusque dans nos villages les plus reculés et les plus isolés. Peu à peu, invinciblement, par infiltration, la grossière grivoiserie des *cafés-concerts* se substitue aux vieux chants que des générations entières s'étaient transmis par tradition, et bientôt il n'en existera plus qu'un souvenir diffus que nul ne pourra plus fixer. M. Fortoul avait paru deviner vers quelles chansonnaileries on allait glisser.

En 1854, nous nous sommes arrêté un jour à Ruoms pour écouter un ramasseur de feuille chanter, d'une voix de stentor :

La ville de Menton (1)
Grand Dieu qu'elle est jolie !
Elle est jolie,
Parfaite assurément
Les Autrichiens y sont dedans.

Aujourd'hui, il n'est plus question de Menton, ni des Autrichiens, ni de toutes ces chansons de nos pères ; on chante l'*Amant d'Amanda*, le *Pied qui r'mue* ; on entend des hommes « se tenant au courant » fredonner les *Bottes de Bastien* et nous avonseu quelquefois l'envie de riposter par : *Ohé ! les p'tits agneaux*, mais nous ne l'avons pas fait.

Dernièrement nous voyons passer les jeunes gens de la classe chanter des turlupinades idiotes, telles que celles-ci que mépriseraient des Hottentots.

(1) C'est *Mantoue* qu'il voulait dire.

Un éléphant, sa trompe, sa trompe
Un éléphant ça trompe bien souvent

On chante ainsi jusqu'à dix éléphants.

J'ai trois œufs dans mon panier }
Thomas veux-tu me les dénicher ? } *bis*
Où est Michaux ?
— Il est en haut.
Où est Thomas ?
— Il est en bas.
Allons Thomas, réveille, réveille
Allons Thomas, réveille-moi ça.

C'est en chantant de pareilles insanités que les conscrits entrèrent au café « pour faire une pause ». Ils en sortirent en chantant :

Ma tunique a deux boutons }
Marchons } *bis*
Marchons légère, légère.
Marchons légèrement.

On répète les couplets jusqu'à quinze et vingt boutons.

Ah ! quelle différence avec les chansons que nous chantions lors de notre tirage au sort. Ecoutez ce couplet de la maîtresse du conscrit :

Prends ce foulard, tu pourras t'en servir
Pendant la nuit en faisant factionnaire,
Et si des pleurs viennent mouiller ta paupière
Rappelle-toi du foulard d'Emilie
Conscrit je pars enfin je suis soldat }
Non, non Mèlie, ne m'abandonnez pas } *bis*

*
* *

Cette année, le jour de Noël, à Vals, c'est à peine si on a chanté le vieux cantique si populaire :

Il est né le divin enfant,
Jouez hautbois, résonnez musettes.
Il est né le divin enfant,
Chantons tous son avènement.

On a commencé par trois romances ou morceaux prétentieux et pompeux dont les paroles et la musique étaient loin de nous remuer le cœur. Et nous nous sommes demandé pourquoi on ne

chantait plus ce Noël séculaire si naïf et si beau que l'on chantait dans toutes les églises du Bas-Vivaraïs, à la messe de minuit, et qui faisait nos délices. Les jeunes filles chantaient les couplets de l'Ange et les jeunes gens répondaient par ceux du berger (*lou pastre*).

Le voici transcrit textuellement, tel qu'il est dans les Noëls de Saboly :

L'ANGE

C'est le bon lever, doux pastoureau !
Sortez de ce lieu champêtre ;
Venez, venez dans ce hameau,
Voir Jésus, le divin maître,
Sur le foin, entre deux animaux,
Où sa bonté l'a fait naître.

LOU PASTRE

Bessai me prenès pèr un manant,
De me teni tau langage !
Sièu paure, mais sièu bon enfant
Et na d'un bon parentage
Autri-fes mon rèire segne grand
l'ugué Consé dou village

L'ANGE

Berger, laissez votre parenté,
Adorez dans ce mystère
Un Dieu suprême en majesté,
En tout égal à son père,
Revêtu de notre humanité,
Et né d'une Vierge-mère.

LOU PASTRE

Resounas juste, parlès pas tant :
Digas-me quau sias, bœu sire !
Sias-tu Ebriéu, vo Alemant ?
Que voste jargoun fai rire !
Une vierge-mère, un Dieu-enfant.
Noun, jamai s'est ausi dire.

L'ANGE

L'opération du Saint-Esprit
A formé ce grand ouvrage ;
Cet enfant, en tout accompli,
Est puissant, aimable et sage ;
C'est lui qu'Isaïe avait prédit :
Allez donc lui rendre hommage.

LOU PASTRE

Tout-aro ie vau, s'aco's ansin,
 En jouquant de ma museto,
 Préndrai ma camiso de lin,
 Et moun àbi de sargeto,
 Un barrau de la, l'autre de vin :
 Tiraren à la paieto.

L'ANGE

A Bethléem, proche de ce lieu,
 Vous verrez le roi des Anges :
 Vous le trouverez au milieu
 D'une crèche et dans les langes :
 La pauvreté de cet Enfant-Dieu
 Mérite bien vos louanges.

LOU PASTRE

D'abord que n'en serai arriba,
 Saludurai l'Acouchado ;
 Mais se de rên siéou destourba,
 Gagnarai ben une journado !
 Car se lou Pichot pode rauba,
 Se parlara de l'aubado.

L'ANGE

Ah ! vous êtes trop ambitieux :
 Vous parlez trop en téméraire :
 Seriez-vous si peu généreux
 Que de l'ôter à sa mère ?
 Ravir un trésor si précieux
 Comment pourriez-vous donc faire ?

LOU PASTRE

M'anarai escoundre à-n-un cantoun,
 Em'un paquet de caudeto ;
 Farai lingueto à l'enfantoun :
 Me pourgira sa maneto,...
 Se l'arrape un cop, sènso façoun
 Lou tape dins ma jaquetto !

L'ANGE

Oh ! allez donc voir, charmant berger,
 Ce que votre cœur désire ;
 Allez, allez d'un pas léger
 Vers Dieu par qui tout respire ;
 Allez ne craignez aucun danger
 Adieu donc, je me retire.

LOU PASTRE

Despacho-te, jouine jouvencèu,
 Qu'aven de camin à faire ;
 Mais se voulen i estre plus lèu
 Prendren l'ase de moun paire,
 Que nous adurra jusqu'à l'amèu :
 Aco fara noste afaire.

Ce Noël est sans contredit un des plus anciens et des plus populaires. Il y a trois ans, nous exprimions, à un de nos compatriotes, notre étonnement qu'on ne le chantât plus. Doué d'une assez jolie voix, il avait lui-même chanté, à la messe de minuit, le Noël, ou plutôt la romance d'Adolphe Adam :

Noël ! Noël ! voici le Rédempteur !

Il nous répondit : Bah ! ce sont des vieilleries passées de mode. — Soit ! c'est à l'histoire qu'il appartient de les recueillir, ces vieilleries ; il n'est que temps, elles vont disparaître.



CHANSONS DE L'ENFANCE



Qui de nous ne se rappelle ces chants qui, tout en nous amusant, exerçaient notre mémoire et nous apprenaient à parler ? Rien n'est plus propre à répandre les éléments d'une langue, de la langue maternelle surtout, pour fixer les souvenirs qu'elle rappelle, qu'un simple verset, un quatrain, un de ces jeux d'esprit, naifs comme le sourire d'un enfant, un couplet qui se dit et se chantonne à la sourdine, qui de lui-même va se placer sur les lèvres et s'attacher à la mémoire, qui n'est parfois qu'un soupir de l'homme en peine de sa destinée, un regret ou une espérance. Rien ne remplace pour ce but pratique la poésie dont le peuple lui-même est l'auteur, qui se grave dans toutes les mémoires, se répète au coin du feu, est redite par l'aïeule, chantée par la jeunesse, et qui s'imprime dans l'esprit de l'enfant pour le suivre partout dans la vie.

Que voulez-vous de plus intéressant, de plus gentil que nos petits chérubins, bégayant à peine, et faisant très bien les gestes des mains, dès que nous leur chantons :

Ainsi font, font,
Les petites marionnettes
Ainsi font, font,
Quatre tours
Et puis s'en vont

Ils sont tout heureux lorsque, placés à califourchon sur un genou, comme à cheval sur un petit âne, on leur chante :

Ari, ari, cototou
A la feïro de Valou,
Sé moun ase sé desferro,
Onaren plus o lo guerro

On dit aussi :

Ari, trou, trou
A lo feïro de Gourdou.

ou bien encore :

A cheval sur mon baudet
Quand il trotte il fait un pet.

Voulez-vous maintenant les faire rire en changeant d'exercice pendant qu'ils sont sur vos genoux ? Prenez leurs petites mains et, faisant avec leurs bras un mouvement de va-et-vient, comme les scieurs de long, chantez leur :

Tiro resso
Fraïré Jouon
Tiro-lo tu
Que sios pu long
L'aïgo'i bouono,
Lou vi's méliou
Tiro-lo tu
Bouon compognou

ou bien ceci :

Tiro-li tu
Chopel de paillo
Tiro-li tu
Chopel pounchu.

Les petites filles ont bien vite appris à bercer leur poupée, en chantant ces berceuses :

Dodo	Né né
L'enfant dort.	Son, son
L'enfant	Veni quère
Dormira	Moun éfon
Bientôt	Lou petit
Son papa,	Voou durmi.
Sa maman	Lou son son
Lui donneront	Voou pas veni
Du pain blanc	Né né
	Son son.

Quel est celui qui, dans son enfance, n'a pas joué aux *Quatre coins*, jeu auquel on a donné le nom burlesque de Pot-de-Chambre ? On y joue cinq. Un des joueurs est au milieu des autres placés à quatre coins. Ceux-ci changent de place avec leurs voisins. Pendant qu'ils changent, celui du milieu cherche à s'emparer d'une place vacante. Celui qui ne trouve plus de place est ce qu'on appelle le Pot-de-chambre, et se met au milieu, pendant qu'on lui chante :

C'est aujourd'hui la Saint Hubert
 Qui quitte sa place, place, place
 C'est aujourd'hui la Saint Hubert,
 Qui quitte sa place la perd.

Il faut être très attentif à ce jeu et surtout très ingambe, aussi le Pot-de-chambre ne tarde-t-il pas à reprendre sa place, en chantant :

C'est aujourd'hui la Saint Laurent
 Qui quitte sa place, place, place
 C'est aujourd'hui la Saint Laurent
 Qui quitte sa place, la reprend.

On dit aussi :

Quaou vaï o la chasso,
 Perd so plaço ;
 Quaou o bouon pogné
 Lo touorno ové.

Avant de commencer le jeu des quatre coins, on tire au sort celui qui sera le pot-de-chambre ; voici pour se compter, deux des formules aussi vieilles que populaires dans le Bas-Vivaraïs :

Il y a	Uno
Un loup	Nichoulo
Dedans	Mitaou
Un bois	Tôlo
Qui dit	Borjôlo
Qu'il n'en	Zinzino
Sorti	Fournaou ;
Ra pas	Peïro
Par huit	Mouleïro
Par neuf	Fricasso
Le bœuf.	Pétasso.

Celui sur lequel tombe le dernier mot sera le Pot-de-Chambre.

Il existe un jeu très ancien où les petits garçons jouent au maître et les petites filles à la maîtresse d'école. Sous l'estampe, *la Petite Maîtresse*, le graveur Gravelot a mis :

C'est Lise ici qui montre à lire,
 Ce qu'elle-même ne sait pas ;
 Mais quand elle vous prête à rire,
 Combien de gens sont dans ce cas.

Les enfants jouent aussi à la maîtresse ou au maître de maison ;
 les petites filles surtout jouent à la petite mère et chantent :

Digo, Jonneto,
 Te vos-ti louga,
 Lariretto,
 Digo Jonneto,
 Te vos-ti lougua ?
 Nani, ma maire
 Me vole morido
 Larireto
 Nani, mo maire,
 Me volé morida

Prendrey un homme
 Que sabio trovola,
 Larireto,
 Prendrey un homme
 Que sabio trovola ;
 Fouïro lo terro
 Et dolïoro lou prat.
 Larireto
 Fouïro lo terro
 Et dolïoro lou prat.

Tendren boutiquo,
 Vendren de toba,
 Larireto

Tendren boutiquo,
 Vendren de tobac,
 Cinq sous lou rouge
 Douze lou muscat,
 Larireto,
 Cinq sous lou rouge
 Douze lou muscat.

C'est la chanson que chantent les jeunes savoyards en faisant danser leur marmotte. On remarquera, dans le dernier couplet surtout, l'idée première de la chansonnette : *La dot d'Auvergne*, de Gustave Lemoine, que la musique avait rendu populaire il y a une cinquantaine d'années.

En voici le premier couplet :

Pour dot, ma femme a cinq sous,
 Moi quatre, pas davantage ;
 Pour monter notre ménage,
 Hélas ! comment ferons-nous ?
 Cinq sous ?... cinq sous
 Pour monter notre ménage,
 Cinq sous ?... cinq sous,
 Femme, comment ferons-nous ?

CHANSONS DE L'ATELIER

Les enfants que nous avons laissés à leurs chansons et à leurs jeux ont grandi ; ils ont fait leur première communion. Les parents songent déjà à les faire travailler pour gagner leur vie, et ils ne trouvent rien de mieux à faire que de les placer à la *fabrique* ; c'est pour les parents le meilleur moyen de toucher bientôt de l'argent. La filature, le moulinage et le tissage de la soie dans l'Ardèche occupent près de 25,000 ouvriers, dont plus de 6,000 enfants.

Il faut entendre tout ce qui se chante dans ces ateliers ! on pourrait faire un volume rien que de ces chansons, parfois bêtes comme chou, mais qui ont un cachet particulier d'originalité ; en voici un petit specimen :

Là-bas sous ces arbres, Ah ! qu'il y fait bon,
 L'y a des oranges, les amants y vont ;
 Et les bergères passent bien leur temps
 Au clair de lune, avec leurs amants.

.

Ah ! si je suis laidé, j'aurai bien beau temps
 Et les jolies auront les amants :
 Ma couleur brille, toujours brillera
 Et les jolies bientôt changera.

Il y a une quarantaine d'années, nous avons entendu chanter, dans une des fabriques de Largentière : *Le Vieillard trompé*, c'est une chanson d'amourette, des plus anciennes que nous connaissions. Nous allons la transcrire telle que nous l'avons entendu chanter aussi par Nogier, l'aveugle de la St-Jean, à Vals, mort il y a une quinzaine d'années :

Un jour tout en me promenant
 Le long d'une prairie.
 Dans mon chemin j'ai rencontré
 Une aimable bergère.
 Bergère, si tu veux m'aimer,
 Je te servirai de berger.

— Mon bon vieillard, retirez-vous,
 J'ai grand tort de le dire,
 Mon bon vieillard, retirez-vous
 Il n'y a rien à faire ici pour vous,
 Mon bon vieillard, retirez-vous,
 Il n'y a rien à faire ici pour vous.

— Belle, j'ai que quatre-vingts ans,
 C'est une bagatelle ;
 J'ai cent louis à te donner
 Mon aimable bergère ;
 Je te les donne de bon cœur,
 Accepte-moi pour serviteur.

— Monsieur, ce n'est pas d'refus,
 Lui répond la bergère.
 Et le vieillard, sans différer,
 Sa bourse lui a donné,
 Et la belle a pris l'argent,
 S'en retourne bien promptement.

— Monsieur, je vois venir le loup
 Parmi mes brebinettes,
 Je ne peux pas être partout,
 Faut être fille honnête,
 Je ne peux pas être partout,
 Faut être fille honnête.

— Belle, rendez-moi mon argent.
 Je n'entends pas ce rire.
 — La belle lui répondit :
 Contentez-vous de perdre
 La bourse et les cent louis
 Vous gagnerez le paradis.

On chante beaucoup une très ancienne chanson appelée : *La Pernette*, fort répandue dans le Lyonnais, l'Auvergne, le Dauphiné, le Languedoc et la Provence. Elle a été publiée dans le *Bulletin du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France*, dans les *Chansons populaires des provinces de France*, dans *Mélusine*, dans les *Chants populaires de la Provence*, par Damase Arbaud et enfin par Vincent d'Indy et Julien Tiersot. Nous allons la transcrire ici telle qu'on la chante dans nos pays :

Lo Perleto se lèvo
Très ouros dovou jour

Fialo so coulouneto
Viro soun petit tour

Et chaco tour que viro
Faï un souspir d'amour.

— Mais de ques as, mo filho,
Que souspirès toujour ?

As-ti grand maou de testo,
Oa bé lou maou d'amour ?

— Aï pas grand maou de testo,
Mais bé lou maou d'amour...

— Te dounoren un prince
Ou l'eïnat d'un boroun.

— Vole pas gis de prince,
Ni l'eïnat d'un boroun.

Vole moun om Pierre
— Lou penjeroun omount.

— Se pendouloun moun Pierre
Nous penjoun toutes dous.

Au clopas de sont Pierre
Chovas un cro perdous.

Entremè de los peiros,
Plontoré uno crous.

Lous pastres que li gardoun
Se mettron é'o ginoul,

Diron : Que Dièou perdonne
Lous paourés amoureux.

Dans la version provençale le nom de l'héroïne est Fanfarnette, qui ne paraît qu'une altération de *la Pernette* des autres provinces. On trouve d'ailleurs des variantes qui la nomment Suzette, Mar-

guerite ou simplement la brunette, et enfin Perlette dans le Vivarais.

M. G. Doncieux a consacré à la poésie de la *Pernette* une étude approfondie, de laquelle il est amené à conclure que cette chanson naquit dans le centre de la France, aux confins des régions d'oïl et d'oc, probablement non loin du Roannais. Par son roman de *Pernette*, Victor de Laprade est un des premiers qui aient fait connaître la chanson dans le monde lettré (1).

Commencée par une génération, continuée par une autre; reprise, modifiée ou complétée par une troisième, une quatrième, il a fallu à la *Pernette* cette paternité multiple, successive et inconnue, cet anonymat pour être franchement ce qu'elle est.

Le chant populaire est, le plus souvent, sinon presque toujours, l'œuvre de personne... parce qu'il est l'œuvre de tout le monde. Eclos inconsciemment, il a poussé dans le sol. Fleur spontanée, il appartient à l'endroit, dit M. Fartiaul. Son père, c'est le pays.



Voici maintenant la vieille complainte du *Pauvre paysan* (2) que l'on chante très souvent :

Je suis un pauvre paysan
Qui vient de perdre sa richesse ;
Au milieu de tous mes enfants,
Je suis accablé de tristesse.
La mort me ravit aujourd'hui
La plus aimable ménagère.
Voyez comme je suis rêveur,
J'ai six enfants dans ma chaumière.

Le matin quand je vas au champ
Continuer mon labourage,
Je laisse mes petits enfants
Gouverner mon pauvre ménage.
Le soir quand je rentre chez moi,
Pour me faire oublier leur mère,
Ils viennent tous auprès de moi,
Me consoler dans ma chaumière.

Ah ! si je pouvais réussir
A bien élever ma famille,
J'aurais l'espoir dans l'avenir

(1) Vincent d'Indy. — *Chansons populaires recueillies dans le Vivarais*.

(2) M. Vincent d'Indy ne donne qu'un fragment de cette complainte.

De pouvoir marier ma fille,
Et mes garçons se feront grands,
Ils pourront labourer leur terre.
J'aurais l'espoir dans mes vieux ans,
De vivre heureux dans ma chaumière.

J'aime beaucoup tous mes enfants,
Encore j'aime mieux ma fille
Elle a tout le tempérament,
Les traits et les yeux de sa mère.
Et malgré tous ces beaux attraits,
Je n'la vois plus dans ma chaumière.

La mort me vient fermer les yeux,
Retrancher les jours de ma vie
Et mes amis n'enterreront,
Quand j'aurai fini ma carrière,
Et mes enfants partageront,
Mon peu de bien et ma chaumière.

On chante beaucoup dans les fabriques et dans les champs, en cueillant la feuille de mûrier, cette vieille chanson qui a toujours fait nos délices, par son cachet de naïveté :

Là-bas, là-bas, dans mon jardin,
J'ai fait l'amour à mon dessein ;
D'une main je tiens mon verre,
De l'autre ma bien-aimée.
J'ai passé la nuit entière
A l'ombre d'un oranger.

Mon cher amant, tu ne sais pas
Que pour t'aimer je ne peux pas ;
Tu sais bien que j'ai un père,
Que mon bonheur dépend de lui ;
Parle-lui du mariage,
S'il est consent et moi aussi.

A ton père j'ai bien parlé,
N'a pas voulu me l'accorder,
Ça dépend de toi ma belle
A me donner soulagement,
Tire-moi de cette peine
Ou bien je meurs dans le moment.

Mon cher amant, pour t'apaiser,
Prends sur ma bouche un doux baiser.
— Un baiser c'est pas grand'chose,
C'est de l'amour en triomphant.
Ne parlons pas d'autre chose,
Car mon père me le défend.

Adieu ma charmante Emilie !
 Fais-moi mon sac je vais partir.
 — Tiens voilà quatre chemises,
 Qu'elles sont faites de ma main,
 Une bourse bien garnie,
 Ça servira pour ton chemin.

Dans les *Chants et chansons populaires de la France*, 1845, tome I^{er}, figure la romance : *le Départ du Grenadier* qui eut, dans le temps, un grand succès, elle était sur tous les pianos ; ce n'est qu'une imitation de la vieille chanson que nous venons de transcrire ; en voici le dernier couplet :

Guernadier, puisque tu quittes,
 Ta Fanchon, ta bonne amie ;
 Tiens, voilà quatre chemises,
 Cinq mouchoirs, un pair' de bas,
 Sois-moi toujours fidèle,
 Constant, sincère.
 Je ne t'oublierai jamais.

Nous terminerons ce chapitre par la jolie cantilène de la *Claire fontaine*, que nous avons souvent entendu chanter d'une façon charmante, dans les filatures et les fabriques :

En revenant de Nantes, je me suis fatigué,
 Tout près d'une fontaine, je me suis reposé,
 Tra la la la, la, la, la.

A l'eau de la fontaine, les mains me suis lavé,
 A la feuille d'un chêne, me les suis essuyé ;
 Tra la la.

A la plus haute branche, le rossignol chantait :
 Chante, rossignol, chante, puisque t'as le cœur gai,
 Tra la la.

Le mien n'est pas de même, car il est affligé,
 C'est pour mon ami Pierre, qu'avec moi s'est brouillé,
 Tra la la.

C'était pour une rose, que je lui refusai ;
 Je voudrais que la rose fût encore au rosier.
 Tra la la.

Je voudrais que la rose fût encore au rosier,
 Et que mon ami Pierre fût encore à m'aimer.
 Tra la la.

Cette cantilène née en Bretagne ou en Franche-Comté (l'une et l'autre la revendiquent), est devenue la chanson nationale des Canadiens français.



CHANSONS DE CONSCRITS

Aujourd'hui, avec la nouvelle loi militaire, le tirage au sort n'a plus l'importance d'autrefois. Quand il fallait passer sept années sous les drapeaux, on voyait les conscrits s'arracher avec regret du sein de leurs familles éplorées. L'opération du tirage au sort était un événement pour chaque commune ; tous les parents se rendaient en masse au chef-lieu du canton, attendant avec impatience, à la porte de la mairie, la sortie des jeunes gens avec leur numéro ; et selon que le fils ou le frère avait tiré un bon numéro ou avait *tombé*, c'était des cris de joie et des embrassades ou des larmes.

En ce temps-là, on pouvait se faire remplacer, il y avait des marchands d'hommes ; *de daubo* ! (1) s'écriait, en montrant son bon numéro, le conscrit qui voulait remplacer.

Pendant plus de deux mois, tous les dimanches, les conscrits faisaient la promenade en ville et la farandole, avec tambour en tête et drapeau déployé, en chantant des chansons de circonstance, telle que celle-ci qui est une des plus anciennes :

Je suis't un pauvre conserit
De l'an mille huit cent dix ;
Faut quitter le Languedo,
Le Languedo, le Languedo,
Oh !
Faut quitter le Languedo
Avec le sac sur le dos.

Le maire, et aussi le préfet,
N'en sont deux jolis cadets ;
Ils nous font tirer z'au sort,
Tiré z'au sort, tiré z'au sort,
Ort ;
Ils nous font tiré z'au sort
Pour nous conduire z'à la mort.

(1) Les marchands d'hommes promenaient, d'auberge en auberge, leurs remplaçants, jusqu'au jour où ils les avaient fait accepter par le conseil de révision : c'est ce que les remplaçants appelaient : manger de la daube (faire ribote). Il arrivait souvent que des hommes refusés à Privas étaient trouvés bons à Clermont-Ferrand ou à Montpellier, après quelques jours de plus de *daube*.

Adieu donc mes chers parents,
 N'oubliez pas votre enfant :
 Crivés li de temps en temps,
 De temps en temps, de temps en temps,
 En ;
 Crivés li de temps en temps,
 Pour lui envoyer de l'argent.

Adieu donc, chères beautés,
 Dont nos cœurs sont z'enchantés ;
 Ne pleurez point not' départ,
 Not' départ, not' départ,
 Art ;
 Ne pleurez point not' départ,
 Nous reviendrons tôt z'ou tard.

Adieu donc, mon tendre cœur,
 Vous consolerez ma sœur :
 Vous y direz que Fanfan,
 Que Fanfan, que Fanfan,
 An ;
 Vous y direz que Fanfan,
 Il est mort en combattant.

Qui qu'a fait cette chanson,
 N'en sont trois jolis garçons ;
 Ils étiont faiseurs de bas,
 Faiseux de bas, faiseurs de bas,
 Ah !
 Ils étiont faiseurs de bas,
 Et à c't' heure ils sont soldats. (1)

Il y a des variantes, telles que celles-ci :

Si ma mère vous demandait
 Le numéro que j'ay tiré,
 Vous y direz que son enfant
 A tiré numéro 100.

Si mon cousin vous demandait
 Le numéro que j'ay tiré,
 Vous y direz que son cousin
 A tiré numéro 5.

Naturellement, pour l'oncle le neveu a tiré numéro 2.

(1) Cette chanson a été publiée dans les *Chants et chansons populaires de la France*.

Et les fabriqueuses disent :

Lou golant de lo Cotin
O tira numéro 5.

Pendant bien longtemps, à Largentièrre, pour éviter des rixes et des batailles entre les conscrits des diverses communes, on faisait tirer les derniers ceux de la ville, et la gendarmerie faisait partir les autres dès qu'ils avaient tiré leur numéro. L'exception que l'on faisait pour Largentièrre avait inspiré à nos conscrits ce couplet :

Lou Mairo oma lou Profèt,
O quos dous 'zentous codèts
Nous font tira lous doriè
Per cura lou rosteliè.

* * *

Outre le tambour et le drapeau, un des conscrits portait une bouteille de vin de trois pintes ; à chaque place on faisait une pause et on buvait un coup en chantant :

A boire ! à boire !
Nous quitterons-nous sans boire ?
Non, les conscrits sont pas si fous,
De se quitter sans boire un coup.

Du bon vin pour nous autres
De la piquette pour les autres ;
Nous sommes bien, restons ici,
Peut-être ailleurs serions-nous pis.

Après avoir bu un bon coup et passé tous, en farandole, sous le drapeau, on se remettait en marche et l'on chantait :

L'heure du départ s'approche
Faut penser à garnir son sac,
N'en pensons plus à la débauche,
Chers camarades, je m'en vas !

Où vas-tu donc cher camarade,
Où vas-tu donc faire ton tour ?
Est-ce à Paris ou à Versailles ?
Marseille sera mon séjour.

Quand tu seras sur ces montagnes,
 Sur les montagnes du Piémont,
 Tu trouveras des Piémontaises
 Tu oublieras ta Louison.

Je ferai faire une image
 A la ressemblance de toi
 Je la mettrai dedans ma poche
 Cent fois par jour j' l'embrasserai.

Que te diront tes camarades
 D'avoir embrassé ce portrait ?
 — C'est le portrait de ma maîtresse,
 De celle que j'ai tant aimée.

Aussitôt cette chanson terminée, le tambour, un vieux troupiér, battait une marche militaire : les chansons alternaient avec les batteries :

Adieu Françon, Lison !
 Nous sommes trois garçons
 Qui partons tous ensemble,
 Adieu Françon, Lison
 Nous allons rejoindre notre bataillon.
 Louis-Philippe nous prépare (1)
 Une route z'agréable
 A moins de dix-huit cents lieues
 Nous avons besoin d'être courageux.

Après ce couplet, le tambour battait une petite marche et l'on chantait ensuite :

Conscrits, égayons nos vingt ans.
 Voici l'heureux jour du tirage.
 Profitons de tous nos instants
 Pour célébrer ce beau passage.
 Allons, marchons, ne nous alarmons pas,
 Car le cœur du soldat... du soldat
 Est le plus heureux que l'on trouve ici-bas.

Quand nous serons en pleine mer
 En pleine mer de l'Angleterre
 Voilà les Prussiens qui marchent z'à grand train,
 Ayant le sabre en main... le sabre en main
 Voilà le sort d'un républicain !

(1) Sous l'empire, on disait : *Napoléon il nous prépare*, aujourd'hui on dit : *La République*.

Ce que je regrette-z-en partant,
C'est le tendre cœur de ma maîtresse,
L'avoir tant aimée et tant considérée
Après tant d'amitié, tant d'amitié
C'est à présent qu'il nous la faut quitter.

Adieu papa, adieu maman.
— Adieu mon fils, mon espérance !
Il faut partir, c'est le moment ;
Sers bien le roi, sers bien la France.
— Partons, amis, marchons, marchons au pas.
Car le sort du soldat... du soldat
Est le plus heureux que l'on trouve ici-bas.

Voici maintenant une mélodie qui se répète indéfiniment sans changer de paroles et que les conscrits ardéchois à Paris chantaient avec succès, il y a quelques années :

Adieu Privas, petite ville,
Nous te quittons, c'est pour sept ans,
Naviguons, ma brunette,
Nous te quittons, c'est pour sept ans,
Naviguons, naviguons !

* * *

En 1854, au commencement de la guerre de Crimée, les conscrits chantaient le couplet suivant, qui échappe à toute analyse :

O petit roi de Prusse
Viens donc me secourir
Le général de France
Y veut me faire mourir.
J'ai cinq cent mille pièces
En bombes et canons.
Je t'en ferai présent
A toi et à ta nation.

Nous avons dit un mot des *remplaçants*, ajoutons qu'ils avaient une chanson à eux, ou du moins quelques couplets tels que celui-ci :

En pleine mer comme à terre,
Les remplaçants feront la guerre,
Ils seront les premiers
A marcher contre l'étranger.

Nous terminons ce chapitre par *la Chanson du capitaine* :

Je me suis t'engagé
Pour l'amour d'une belle,
Non pour mon anneau d'or
Qu'à d'autr' elle a donné
Mais à caus' d'un baiser
Qu'elle m'a refusé.

Je me suis engagé
Dans l' régiment de France
Là où que j'ai logé,
On m'y a conseillé
De prendre mon congé
Par dessous mon soulier.

Dans mon chemin faisant,
Je trouve mon capitaine.
Mon capitaine me dit :
« Où vas-tu, Sans-Souci ?
— Je vais dans ce vallon
Rejoind' mon bataillon.

Auprès de ce vallon
Coule claire fontaine.
J'ai mis mon habit bas,
Mon sabre au bout de mon bras,
Et je me suis battu
Comme un vaillant soldat.

Là-bas, dans les prés verts,
J'ai tué mon capitaine.
Mon capitaine est mort,
Et moi je vis encor ;
Oui, mais avant trois jours,
Ce sera-t-à mon tour.

Celui qui me tûra
Sera mon camarade.
Il me bandera les yeux
Avec mon mouchoir bleu
Et me fera mourir
Sans me faire souffrir.

Que l'on mette mon cœur
Dans un' serviette blanche ;
Qu'on l'envoie au pays,

Dans la maison d' ma mie,
Disant : « Voici le cœur
De votre serviteur ! »

Soldats qui m'écoutez,
Ne l' dit' pas à ma mère ;
Mais dites-lui plutôt
Que je suis à Breslau,
Pris par les Polonais,
Qu'ell' n' me r'verra jamais.

Cette chanson se trouve dans : *les Vacances de Camille*, d'Henry Murger ; elle a été publiée par le supplément de la *Lanterne*, il y a quatre ou cinq ans.



CHANSONS A BOIRE

Il y a une quarantaine d'années, nous avons entendu chanter, par le père Valette, un brave torsier de Largentière, vieux trou-pier qui avait été blessé à la bataille de Lutzen, la chanson de *Fanchon*, une des plus anciennes et des plus populaires chansons bachiques que nous connaissions, après celle de maître Adam, le menuisier de Nevers. Peu de chansons à boire ont joui d'un plus grand succès. La voici transcrite en entier :

Amis, il faut faire une pose,
J'aperçois l'ombre d'un bouchon ;
Buvons à l'aimable Fanchon,
Pour elle faisons quelque chose.
Ah ! que son entretien est doux,
Qu'elle a de mérite et de gloire !
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous.

Fanchon, quoique bonne chrétienne,
Fut baptisée avec du vin ;
Un Allemand fut son parrain,
Une Bretonne sa marraine :
Ah ! que son entretien est doux, etc.

Elle préfère une grillade,
Aux repas les plus délicats ;
Son teint prend un nouvel éclat
Quand on lui verse une rasade :
Ah ! que son entretien est doux, etc.

Si quelquefois elle est cruelle,
C'est quand on lui parle d'amour :
Mais moi je ne lui fais la cour
Que pour m'enivrer avec elle :
Ah ! que son entretien est doux, etc.

Un jour, le voisin la Grenade
Lui mit la main dans son corset ;
Elle riposta d'un soufflet
Sur le museau du camarade !

Ah ! que son entretien est doux !
Qu'elle a de mérite et de gloire !
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous.

Nous n'avons pas la prétention de ne donner que des chansons inédites : *Fanchon* a été publiée, en 1843, dans les *Chants et chansons populaires de la France*, édition illustrée. « C'est depuis longtemps, dit la notice, l'une des chansons les plus répandues dans nos régiments, mais son trop modeste auteur est resté inconnu. »

Nous avons découvert l'auteur de cette chanson, très populaire dans l'Ardèche ; c'est le général de Lasalle (1), parti comme volontaire en 92, tué à la bataille de Wagram. C'est de lui que Napoléon disait : « Si j'avais deux Lasalle, je serais invincible. »

Ce qui distinguait le brillant volontaire de 92, c'est qu'il n'avait pas son pareil dans la bataille. Une fois en selle, — il avait été incorporé dans un régiment de hussards — au moment de l'action, après avoir tiré le sabre du fourreau, il faisait signe à ses hommes et se jetait au milieu de la mêlée avec la fougue de l'ouragan. Il a ainsi décidé vingt fois du sort d'une journée. Mais il y avait en ce soldat une autre aptitude précieuse : c'était un intarissable mouvement de belle humeur. Des cinq cent mille êtres humains que Napoléon remuait sur son échiquier comme des pions, nul n'était plus alerte ni plus gai. Au bivouac, pendant l'entr'acte de deux victoires, il composait et même il chantait volontiers des couplets dont il avait tourné les vers. C'est ainsi qu'il a fait trois chansons toutes taillées sur le modèle de Collé, de l'Atteignant et de Panard. Mais il en est une, parmi les trois, qui peut passer pour son chef-d'œuvre, et qui, à elle seule, suffirait à rendre immortel le nom de son auteur.

Cette chanson est celle qui a pour titre : *Fanchon* et que nous venons de transcrire. Cinq couplets et en vers de huit pieds. Au point de vue de la prosodie, on n'y trouve rien de miraculeux ; mais tout y est d'une verve endiablée, les paroles et la musique. La musique surtout, tout à la fois joyeuse et conquérante, frappe

(1) On vient de lui élever une statue à Lunéville.

agréablement l'oreille ; elle va de la tête au cœur et réveille l'auditoire comme une sonnerie de clairon. Vous diriez d'une envolée d'abeilles qui volète à l'entour d'une épée.

C'était vers 1847, le jour de la St-Martin, à Largentière, les anciens soldats célébraient leur fête en grande pompe ; nous voyons encore le vieux père Tourel, à cheval, représentant St-Martin ; il était superbe avec son casque, sa cuirasse et son grand manteau. Au banquet, qui eut lieu au jardin du *café Parisien*, aujourd'hui jardin de la sous-préfecture, on chanta force chansons. Notre maison paternelle, qui domine précisément ce jardin, nous permettait de voir et d'entendre tous ces anciens soldats. Une des chansons qui nous intéressa le plus, quoique bien jeune, fut une chanson à boire, intitulée : *Versez donc, mes amis*. Elle fut chantée par Colomb, dit *la blague*, un vieux troupier qui avait été à la bataille des Pyramides, il avait une voix de stentor. Voici sa chanson telle que nous la lui avons entendu chanter :

Voulez-vous suivre un bon conseil ?
Buvez avant que de combattre ;
De sang-froid je vaux mon pareil,
Mais quand j'ai bien bu, j'en vaux quatre.
Versez donc, mes amis, versez ;
Jamais, jamais, je n'en puis assez boire,
Versez donc, mes amis, versez,
Jamais, jamais, je n'en puis boire assez.

Comme ce vin tourne l'esprit !
Comme il vous change une personne !
Tel qui tremble s'il réfléchit,
Fait trembler quand il déraisonne.
Versez donc, etc.

Ma foi, c'est un triste soldat
Que celui qui ne sait pas boire ;
Il voit les dangers du combat ;
Le buveur n'en voit que la gloire.
Versez donc, etc.

Cet univers, oh ! c'est très beau !
Mais pourquoi, dans ce bel ouvrage,
Le Seigneur a-t-il mis tant d'eau ?
Le vin me plairait davantage ;
Versez donc, etc.

S'il n'a pas fait un élément
 De cette liqueur rubéonde,
 Le Seigneur s'est montré prudent ;
 Nous eussions desséché le monde.
 Versez donc, mes amis, versez,
 Jamais, jamais, je n'en puis assez boire,
 Versez donc mes amis, versez,
 Jamais, jamais, je n'en puis boire assez.

Nous avons entendu chanter cette chanson dans d'autres banquets, mais moins bien que par Colomb *la blague*. Nous l'avons retrouvée dans : *les chansons d'autrefois*, recueillies par Charles Malo, mais le refrain est bien plus simple, il n'a que ces deux vers :

Versez donc, mes amis, versez ;
 Je n'en puis jamais boire assez.



L'année 1848 est celle où on a le plus chanté, surtout des chansons à boire ; le vin était à donation ; à deux sous le litre, on en avait d'excellent, comme on n'en a pas aujourd'hui. Nous en avons vu arroser les arbres de la liberté, à Largentière. Dans les banquets, les chansons ronflaient et le vin coulait à flot. C'est dans un des ces banquets que nous avons entendu chanter : *Serrez les rangs !* qui devint plus tard la chanson favorite des pompiers, à leur banquet annuel.

Mes amis, j'ai l'âme alarmée,
 Je vous l'avouerai sans détour,
 Quand de Momus je vois l'armée
 Se disperser de jour en jour. (bis).
 De la gaieté pour sauver l'arche,
 Jeunes soldats et vétérans,
 Le verre en main, en avant marche...
 Serrez les rangs ! serrez les rangs ! (bis).

En nous créant à son image,
 Du néant quand Dieu nous sortit,
 Dans sa bonté prudente et sage,
 Pour tout mot d'ordre il nous a dit : (bis).

« Sur vos besoins, sur vos misères,
 « Ne soyez pas indifférents ;
 « Je vous ai faits pour vivre en frères,
 « Serrez les rangs ! serrez les rangs ! » (bis).

Aux champs affreux de la Russie,
 Lorsque la mort planait partout,
 On a vu d'une compagnie
 Un seul soldat resté debout ; (bis).
 En gardant sa fière attitude,
 Entre les morts et les mourants,
 Il répétait par habitude :
 « Serrez les rangs ! serrez les rangs ! » (bis).

Je trouve un diner détestable
 (Sans doute vous m'approuverez)
 Lorsque je vois sur une table
 Deux ou trois flacons égarés. (bis).
 Vivent ces fêtes sans parçilles,
 Dignes de nos premiers parents,
 Où l'on dit à trente bouteilles :
 « Serrez les rangs ! serrez les rangs ! » (bis).

Chaque jour au trépas nous mène,
 Grâce aux soins de la Faculté ;
 Mais la Parque de son domaine
 Fait les honneurs avec gaité... (bis).
 Elle chante, quand elle entasse
 Riches, pauvres, petits et grands :
 « Il faut que chacun ait sa place...
 « Serrez les rangs ! serrez les rangs ! » (bis).

*
 * *

Nous terminons ce chapitre par les chansons bachiques du carnaval.

Le héros des fêtes du carnaval est un mannequin appelé *Touoni*, que l'on porte tantôt à califourchon sur un tonneau, tantôt dans un drap pour le faire sauter à la couverte, et l'on chante :

Adièou paoure, adièou paoure,
 Adièou paoure cornova !

Tu t'en vases et ièou reste
Adièou paoure cornova !
Et adièou paoure, adièou paoure
Adièou paoure cornova !

Le *Touoni*, assis sur son tonneau, répond :

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclarait la guerre,
Ne m'épouvanterait pas.
A table rien ne m'étonne,
Et je pense quand je boi,
Si là-haut Jupiter tonne,
Que c'est qu'il a peur de moi.

Le cortège, en chœur, lui riposte :

Cornova, sios un eïbrougno,
M'as monja tout moun orgént,
Me fases prené vergougno
Dovont toutes mous porént,
Adièou paoure, adièou paoure
Adièou paoure cornova !

Et le *Touoni* de reprendre :

Au bout de ma quarantaine
Cent ivrognes m'ont promis
De venir, la tasse pleine,
Au gîte où l'on m'aura mis.
Pour me faire une hécatombe
Qui signale mon destin,
Ils arroseront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

Le cortège lui réplique :

Cornova, vieil eïbrougnasso,
Aro qué vouas tout monja,
Té choouro nourri tô fenno
O ma tous éfont se n'as,
Adièou paoure, adièou paoure
Adièou paoure cornova.

Voici maintenant les adieux et le testament de *Touoni* :

De marbre ni de porphyre
 Qu'on ne fasse mon tombeau ;
 Pour cercueil je ne désire
 Que le contour d'un tonneau ;
 Et veux qu'on peigne ma trogne
 Avec ces vers alentour :
Ci-gît le plus grand ivrogne
Qui jamais ait vu le jour.

*
 * *

Puisque nous en sommes au Carnaval, terminons ce chapitre par quelques mots sur les chansons concernant les *cornards* :

Dans beaucoup d'endroits, notamment à Vals, le mardi-gras, un individu portant une chaise et une scie s'arrête à la porte de certaines maisons... et fait semblant de scier les cornes des maris... suspects et l'on chante :

Que Dieu donne bien la patience
 A tous les, à tous les cornards de France !

A Largentièrre, on doit conserver encore dans une maison, le livre des *cornards*, un grand in-folio, que l'on promenait le mardi-gras dans tous les cafés pour y faire signer ceux qui s'étaient mariés dans le courant de l'année, et l'on chantait une chanson de circonstance dont voici un couplet :

Sé lous cournals oyont un'escinléto
 A lious chopels en guiso de poumpoun,
 Deï *Réculé* jusqu'o lo *Fobriqueto*,
 L'on entendrio un famu corilloun.
 Drin, drin, drin.

Ce grand livre de la *Confrérie des cornards*, qui avait plus de quatre-vingts ans d'existence, nous l'avons encore vu au *café Crespin* le mardi-gras de 1858.



On sait que le tirage au sort a lieu à l'époque du Carnaval ; en 1853, l'année de notre conscription, les jeunes gens qui tiraient un mauvais numéro étaient obligés de faire sept ans sous les drapeaux. Aux conscrits trop pauvres pour s'acheter un *remplaçant*, les jeunes filles chantaient, en se moquant d'eux :

Adièou, paoure, adièou, paoure,
 Adicou, paouré Cornova !
 Tu t'en vas et ièou démouoré,
 Sabe pas se tournoras !
 Adièou, paoure, adièou, paoure...

Les conscrits, piqués au vif, répondaient :

Se ièou passe amaï répanse,
 N'es pas per l'omour de tu,
 Es per l'omour d'èno bruno
 Qu'es pu poulido que tu.
 Adièou, paoure, adièou, paoure...

Souvent, le conscrit malheureux se servait de la chanson pour faire un appel à son amie, qu'il allait quitter pour sept ans, et lui chantait ainsi :

Long d'oquesto choreïréto,
 Çai tournoreï pas possa :
 Dovalo, moun omiguéto
 Més tont dous de t'embrossa !
 Adièou, paoure, adièou, paoure...

L'air « d'Adièou, *paoure* » est le même que celui du cantique : « *O sang qu'un Dieu va répandre,* » qui se chante à la Passion.

Les recueils de musique de chants d'église disent que l'air de ce cantique est de Pergolèse. Il est probable que l'air populaire du Carnaval était connu longtemps avant que l'illustre maître napolitain vint au monde (Pergolèse vécut de 1710 à 1736). Mais il peut bien se faire que comme tant d'autres grands artistes, Pergolèse ait noté, pour le mettre dans une de ses œuvres, un air populaire de son pays. Dans ce cas, l'air en question s'ajusterait à tant d'autres, communs au peuple d'Italie et au peuple du midi de la France.

CHANSONS GUERRIÈRES

En 1846, nous avons passé quelques mois à St-Maurice-d'Ardèche, chez notre cousin M. Thibon, propriétaire du grand domaine des Salles, acheté par son grand-père Dussaud à M. Tastevin. Pendant la saison des vers à soie, nous suivions les magnaniers qui ramassaient la feuille de mûrier dans cet immense champ du *Boudenas*, (1) un des plus fertiles de l'Ardèche, et nous prenions plaisir à leur entendre chanter, du haut des vieux mûriers, de leur voix de stentor ou rauque et chevrotante, des chansons anciennes.

C'était presque toujours des chants de guerre qui avaient trait à l'épopée impériale, dont l'esprit de la génération de 1830 était encore si profondément empreint. Ces chants ne brillaient ni par la raison et encore moins par la rime, mais on sentait passer dans l'âme de ceux qui les chantaient comme un frisson de fierté pour leur héros.

Voici d'abord le *Siège de Mantoue* :

La ville de Mantoue
Grand Dieu qu'elle est jolie !
Elle est jolie, parfaite assurément,
Les Autrichiens z'y sont dedans !

On chante aussi avec cette variante :

Elle est jolie et parfaite à mon gré
Les Autrichiens z'y sont zentrés.

Embarquons-nous, Français,
Pour aller en Russie.
Embarquons-nous bien vite et promptement,
Quittons la France pour longtemps.

Le commandant que nous avons,
Il est plein de courage ;
Courage, mes soldats,
Combattons jusqu'à demain,
Nous rentrerons dans nos terrains !

(1) C'est dans ce champ que fut trouvé, au seizième siècle, le beau sarcophage chrétien portant le n° 764 du Musée Lapidaire de Lyon. Il fut transporté à l'église de St-Maurice-d'Ardèche où il est resté jusqu'en 1854. Le Ministre d'Etat, M. Fould, l'en retira pour le donner au Musée de Lyon. (Voir le *Guide de l'étranger à Lyon*, 1864).

Les dames de Mantoue
Viennent en chœur lui dire :
Contribuerons de cinq cent mille écus
Si vos canons n'en tirent plus.

Point de contributions
N'avons besoin, Mesdames,
Car nous n'avons de l'or et de l'argent
Et des soldats qui sont vaillants.

Bonaparte il nous envoie ici
Voir si vous voulez vous rendre,
— Va-t-en dire à Bonaparte
Que nous nous foutons de lui
Autant de jour comme de nuit.

*
* *

Dans l'esprit de la génération de 1830, Napoléon était un demi-Dieu et personne n'admettait qu'il pût être vaincu sans trahison ; la chanson sur *l'île d'Elbe* que nous allons transcrire en fait foi.

L'Empereur à Fontainebleau,
Il envoie chercher de la poudre ;
On lui envoie du son en guise de poudre.
Napoléon n'a bien reconnu
Que la France était vendue !

Augéreau, coquin d'Augéreau !
Tu n'as donc trahi la patrie.
Après t'avoir confié mes secrets,
Tu me mènes à la boucherie ;
Après t'avoir confié mes secrets,
A l'île d'Elbe me faut aller.

Ce couplet n'est pas à la louange du duc de Castiglione, qui s'était pourtant signalé à Iéna et à Leipsick. Mis en 1814 à la tête de l'armée de l'Est réunie à Lyon, il ne put s'opposer à l'entrée des alliés : Napoléon l'accusa d'avoir trahi sa confiance. Il fut en effet un des premiers à se détacher de l'Empereur et à reconnaître les Bourbons ; au retour de l'île d'Elbe, il se prononça d'abord

contre Napoléon, puis il lui offrit ses services, qui furent repoussés. Il alla mourir dans sa terre de La Houssaye.

Voilà donc ce qui a motivé le couplet que nous venons de transcrire. Continuons notre chanson :

Oui, ça fut le général Bertrand
Qui fut le plus fidèle,
Il conduisit notre Empereur
Jusques dans l'île d'Elbe.

A l'île d'Elbe étant arrivé
Tous mes soldats se sont mis à pleurer ;
Mes enfants, ne vous chagrinez pas,
Mes soldats, prenons courage.

Je vous promets que dans six mois d'ici
Nous irons voir la France,
Je vous promets que dans six mois d'ici
Nous irons voir la ville de Paris.

Dans Paris étant arrivé,
L'Empereur avec sa garde,
Tout le monde s'est mis à crier :
Vive Bonaparte, Bonaparte Napoléon !
A bas toute la clique Bourbon !



Un jour de l'été de 1854, en passant à Ruoms, nous nous arrêtâmes pour entendre un magnanier chanter, d'une voix de stentor, une chanson guerrière intitulée : *le Rêve de Napoléon*. Plus tard nous l'avons aussi entendu chanter par la mère Crespin, à l'usine du Moulinet, à Largentière. Voici le seul couplet que nous avons retenu :

On a vu du fond de la Russie
Les soldats d'Alexandre-le-Grand
Contre moi, comme des furies,
Arriver en me menaçant ;
J'ai voulu me sauver
Et je voyais ma couronne tomber ;
Mon trône est abattu,
Soutenez-moi ou nous sommes perdus.

Un autre couplet se terminait ainsi :

 Ange exterminateur,
 Arrête, arrête, arrête ta fureur,
 Descends dans les enfers,
 Ton souffle infect empeste l'univers !

Cette chanson a dû être faite pendant les *Cent-jours*, par les ennemis de Napoléon.

*
* *

Nous terminons ce chapitre par la *Retraite de Moscou*, jolie chanson que nous devons à l'obligeance de M. Conrieu, libraire à Vals, un octogénaire encore bien planté :

D'un ciel de fer accusant la rigueur,
Nos vétérans revenant de Russie,
Dans ces déserts accablés de langueur
Chantaient mourants sur la neige durcie :
Volez frimas, volez blancs tourbillons,
A l'ennemi cachez nos bataillons !

Près d'un bivouac dont la flamme s'éteint,
Nos vieux soldats laissent tomber leur glaive ;
Le tambour bat le réveil du matin,
Mais pour partir aucun d'eux ne se lève.
Volez frimas, volez blancs tourbillons,
A l'ennemi cachez nos bataillons !

A ces héros pour donner un cercueil,
Les vieux sapins secouèrent leurs cimes ;
La neige était comme un vaste linceul
Qui recouvrait d'immortelles victimes.
Volez frimas, volez blancs tourbillons,
A l'ennemi cachez nos bataillons !

Quand l'aigle altier traversait dans son vol
Tous les Etats de l'Europe alarmée,
Prévoyait-il que sur ce triste sol
Serait écrit : *Ci-git la grande armée ?*
Volez frimas, volez blancs tourbillons,
A l'ennemi cachez nos bataillons !

Il y a un dernier couplet concernant le maréchal Ney dont M. Courieu n'a pu se rappeler en entier.

CHANSONS POLITIQUES

La chanson est proche parente de la satire ; c'est une verge flexible coupée dans la forêt poétique en vue de flageller les ridicules, les travers, l'ignorance, la sottise, la vanité, l'insolence. Dans notre siècle, où la politique a tout envahi, comment aurait-on pu faire des chansons sans que la politique vînt se glisser sous la plume du chansonnier ? De tout temps on a fait des chansons politiques. C'est au Baron de Blot, surnommé Blot-l'Esprit, dont Madame de Sévigné disait que ses chansons avaient le diable au corps, que sont dues le plus grand nombre et les meilleures des chansons satiriques de l'époque de la minorité de Louis XIV, et surtout les *masarinales*, ainsi nommées parce qu'elles attaquaient les ridicules, les vices et les actes politiques de Mazarin, lequel avait assez d'esprit pour ne pas s'en plaindre et laisser chanter : *ils cantent*, disait-il avec son accent italien, *eh bien ! ils pagueront*.

On payait beaucoup en effet ; mais nous payons beaucoup plus aujourd'hui, et nous ne sommes pas toujours libres de chanter.

C'est à la politique que Rouget de Lisle dut d'enfanter *la Marseillaise* et Chénier d'improviser *le Chant du départ*, ces strophes sublimes qui électrisèrent tant de cœurs généreux et firent naître tant de héros sur le sol de la France.

Le Directoire, comme les pouvoirs précédents, fut chansonné sans pitié, ainsi que le Conseil des Anciens et celui des Cinq-Cents. L'Empire vint et la chanson, d'abord enthousiaste, fut bientôt adulateur et enfin vengeresse. Voici ce qu'on chantait en 1815 :

LE DÉPART DE BONAPARTE

LE RETOUR DE LOUIS XVIII

Il partira,

Ce monstre que la terre,

En sa fureur, pour nos maux engendra :

Du Tout-Puissant redoutez la colère,

Vous qui servez la cause du faussaire ;

Il partira (*bis*)

Il reviendra,
 Ce roi plein de clémence ;
 A son aspect le Corse tremblera.
 Pour ramener la paix et l'abondance,
 Rendre la vie à notre belle France,
 Il reviendra (*bis*)

Il partira,
 Ce vil anthropophage,
 Qui dans le sang trop longtemps se baigna.
 Braves Français ! armez-vous de courage ;
 Ne craignez point son impuissante rage,
 Il partira (*bis*)

Il reviendra
 Reprendre sa couronne
 Qu'après vingt ans l'Europe lui donna ;
 Alors fuira l'usurpateur du trône.
 Déjà j'entends la trompette qui sonne :
 Il reviendra (*bis*)

En 1830, on chantait le couplet un peu rabelaisien que voici :

Le duc de Bordeaux ressemble à son père,
 Son père à sa mère et sa mère à.....
 De là, je conclus que le duc de Bordeaux
 Ressemble à..... comme deux gouttes d'eau.

*
 * *

Un nommé Boulet, maître d'école à Aubenas, un enragé *cambrin* (1), racontait que dans un songe il avait vu Henri V dans la lune; on fit à ce sujet une chanson dont voici un couplet :

Boulet, lou mestre sage,
 S'onè cîmogina
 Dé veïré din lo luno
 Henri V tout plonta ;
 Et l'on brida (*bis*)
 Charlé X tournoro pas.

(1) Cambrin, synonyme de *chouan*.

A l'arrivée de Louis-Philippe on chantait cette chanson :

En l'an deux mille,
 Au pays de la Chine,
 Un roi machine
 En fut chassé
 Pour avoir trop chassé.
 Celui qui le remplaça
 Fut un gros bête et gras,
 Nommé Coco,
 Biribi Coco.

Le premier jour
 Qu'il monta sur la planche
 Fut un dimanche ;
 Il parla tant
 Que chacun fut content.
 Le peuple, toujours bon,
 Mordant à l'hameçon,
 Crie comme un cornichon :
 Vive Coco
 Biribi Coco !

Un jour surtout
 Que sous les pieds la planche
 Branlait au manche,
 Coco butor
 Se fit bâtir des forts ;
 Mais le peuple chinois
 Voyant violer les lois,
 Cria pour cette fois :
 A bas Coco
 Biribi Coco ! (1)

En 1848, on chantait beaucoup la chanson de : *Charlotte la Républicaine*, dont voici le refrain :

Chacun me nomme avec orgueil
 Charlotte la républicaine,
 Je suis la rose plébéienne
 Du café Montorgueil.

(1) Nous devons encore à l'obligeance de M. Conrieu cette chanson.

Voici une chanson, dont nous avons oublié le titre, qui eut un grand succès, après les Journées de Février 1848 ; la mémoire nous fait défaut pour le premier couplet. On verra que c'est un réquisitoire énergique contre les députés.

Vous voliez nos espèces,
En niant nos droits ;
Vous faisiez des bassesses,
Pour avoir des croix ;
Plats valets d'antichambres,
Serviles dans les chambres,
Partez, indignes membres,
Esclaves des rois.

REFRAIN

Nous avons renversé la clique
Et Philippe a posé sa chique.
Chantons : Vive la République !
Ça ira et ça tiendra !

Quand le peuple en souffrance
Voulait se venger,
Vous abaissiez la France
Devant l'étranger ;
Poltrons autant que lâches,
Vous faisiez les bravaches.
Vos habits ont des taches,
Allez les changer.

Nous avons renversé la clique, etc.

A la loi, la justice
Tout sera soumis.
Nos agents de police
Seront tous polis ;
Nous aurons de bons maires,
De braves commissaires
Et des probes notaires
Dans tous les pays.

Nous avons renversé la clique, etc.

Plus de Capets atroces,
 De cochons ventrus,
 Et d'assommeurs féroces
 Au tyran vendus !
 La race abominable,
 Nous l'envoyons au diable,
 Son patron, son semblable,
 Nous n'en voulons plus !

Nous avons renversé la clique, etc.

En 1852, on a beaucoup chanté une jolie chanson sur la *Liberté*, dont nous n'avons retenu que ces deux couplets :

Elle a pâli, cette noble bannière
 Que d'Orléans voyait avec effroi ;
 Ils l'ont, hélas ! trainée dans la poussière,
 Pour la reteindre il faut le sang d'un roi.

REFRAIN

O liberté, déité que j'adore,
 Guide mon cœur et dirige mes pas.
 Pour renverser le tyran que j'abhorre,
 S'il faut mourir, je n'hésiterai pas.
 Non pas, pour le trépas, non pas !

Républicains, quelque soit votre peine,
 N'imites pas le flexible roseau ;
 Loin de plier, faites comme le chêne,
 Tombez plutôt sous le fer du bourreau.

O liberté, déité que j'adore,
 Guide mon cœur et dirige mes pas.
 Pour renverser le tyran que j'abhorre,
 S'il faut mourir, je n'hésiterai pas.
 Non pas, pour le trépas, non pas !

On a beaucoup chanté aussi : *Le Crime de Décembre*, ou Napoléon le Maudit, sur l'air de *Charlotte la Républicaine*. En voici les cinq premiers couplets, sur neuf dont se compose la chanson :

REFRAIN

Anathème au lâche bandit
Qui souillait, torturait la France ;
Que le fer chaud de la vengeance
Marque son front maudit !

Déjà saignée à blanc
La fière République,
Laissant tomber sa pique,
Se coucha sur le flanc ;
Puis elle s'endormit
Et la voyant sans force,
Le bâtard du grand Corse
L'étrangla dans son lit.

(Refrain)

Prince du guet-apens
Il avait une horde
D'hommes de sac, de corde,
D'escrocs, de chenapans ;
Tous ceux que l'or séduit,
Compagnons de ses vices,
Deviennent les complices
De cette œuvre de nuit.

(Refrain)

A l'heure du réveil
La grande capitale
De la force brutale
Voit le sombre appareil ;
Alors, jour de malheur,
De deuil, de honte immense,
Le massacre commence
Au nom de l'empereur.

(Refrain)

Gorgés d'or et de vin,
Les coquins de décembre,
Vils soldats d'antichambre,
Héros de grands chemins,
Par ordre du Néron
Aux flancs même des femmes
Dévirginent leurs lames
Pour gagner un chevron.

(Refrain)

Après eux les préfets
 Et la magistrature,
 De ce monstre parjure
 Se font les plats valets ;
 Et, comble d'impudeur !
 Le clergé catholique
 Encense le cynique,
 L'assassin, le voleur.

(Refrain)

Après le mariage de l'empereur, en 1853, on chantait :

Amis du pouvoir,
 Voulez-vous savoir
 Comment Badinguette
 De simple grisette,
 Devint par hasard
 Femme de César ?

On chantait aussi une belle chanson dont nous n'avons retenu que ce couplet :

Tremble tyran, ah ! tremble sur ton trône.
 Demain, peut-être, un peuple souverain
 Avec mépris foulera ta couronne,
 Et te coiffera du bonnet phrygien.

Nous terminons ce chapitre par le *Testament de l'ex-Empereur* que l'on chantait en 1870, après la capitulation de Sedan :

Pour marquer ma reconnaissance
 Au peuple français qui n'a rien,
 Je veux aujourd'hui par avance
 Faire la part de tout mon bien :
 Je lui lègue d'abord la guerre
 Qu'un ministre m'avait dictée
 Et dont je ne me doutais guère
 Qu'il put sortir la liberté.

J'offre mon cheval de bataille
 A l'équarrisseur de Paris,
 Je laisse pour ma valetaille,
 De la France tout le mépris !

N'oublions pas sur cette liste,
Les aboyeurs impériaux :
Je donne mon grand plébiscite,
A mes braves maires ruraux !

Il faut que je me déboutonne
A donner, je veux donner tout,
Je veux à la Napoléonne
Faire grand, faire beau jusqu'au bout.
Puisque j'ouvre ma main loyale,
Prenez ce don ébouriffant,
A vous ma gloire sans rivale,
A vous ma femme et son enfant !

Ne faut-il pas que je témoigne
Ma part de douces affections
A tous ces chers Préfets à poigne,
Qui m'ont léché sans restriction ?
Je dois ici leur tenir compte
Des services qu'ils m'ont rendus ;
Je leur lègue ma part de honte
Avant qu'on ne les ait pendus.

Je dois bien aussi quelque chose
A tous mes riches sénateurs ;
La reconnaissance m'impose
De graisser ces vieux serviteurs.
A cette tribu sépulcrale,
Mon cœur ne fut jamais fermé ;
Donnons-lui l'aigle impériale
Que la Prusse m'a déplumée.

A vous, Mameluks de la Chambre,
Qui pleurez tout bas sur mon sort,
Et qui mangiez du Deux Décembre,
Je fais cadeau de Rochefort.
Je clos ce testament notoire,
En disant à Palikao
De graver mon nom dans l'histoire
Entre Sedan et Waterloo !

LES CHARIVARIS

Largentière est un des pays de l'Ardèche où la coutume des charivaris s'est conservée le plus longtemps et nous avons souvent entendu dire que c'était le pays classique de ces chansons burlesques.

Voici une intéressante délibération, au sujet des charivaris, que nous avons copiée textuellement dans le registre des délibérations du Conseil Général de la ville de Largentière :

« Du dimanche neuvième jour du mois de janvier mil cinq cents nonante après midy, au portallet de Notre Dame de pommier de Largentière.

« M^e Estienne le Maistre présent consul a remontré comme à raison des charivarys se coumettent plusieurs désordres et violances faisant rançonner ceulx quy se marient pour, par après, employer les deniers qu'ils lèvent, par force, en dances quy sont prohibées par les ordonnances du Roy ; par quoy en estre délivré et que tous les habitans ne soyent tenus prester main forte et assister afin de pourvoyr à plusieurs désordres qui se commettent.

« Sur quoy a esté délibéré par les conseillers que tous les habitans assisteront ausdits consuls et que, les deniers que lèveront seront employés à la réparation de l'église de la présent ville de Largentière ainsin que sera advizé par M. le curé de ladite ville et ainsin que cy après ladite deslibération a esté couchée estant de teneur :

« Pour obvyer et occuper (couper) chemin deshormais aux désordres quy se sont commys par le passé et se commettent encor de jour à autre par aulcungz jeunes hommes de la présent ville en la levée du charivaris qu'ilz exhigent sur les hommes et femmes quy se marient, soient-ils vefves ou non, leur faysant paier comme par force et par rupture de vitres et autrement des sommes notables qu'ils emploient en dances publiques et autres desbauches ; a esté deslibéré, attendu que c'est un faict quy despand de la police et que lesdits charivaris sont prohibés par les ordonnances du Roy, que les consuls quy sont entrés ceste présente année en charge empescheront, par l'autorité qu'ilz ont sur le faict de ladite police ladite levée des charivaris, les chansons et autres

désordres et desbauches extraordinaires qu'on voudroict commettre en ladite présant ville, en quoy ils seront assistés de tous et chascun les habitans d'icelle, ainsy que la plus grande et sayne partie d'iceulx qui se sont trovés au présent Conseil Général l'ont promys, juré et levé la main de le faire au premier mandement qu'ils en auront de la part desdits consulz. »

*
* *

Il y a une soixantaine d'années, on a fait, à Largentièrre, deux charivaris remarquables ; toute la ville était sous les armes et sous le feu des batteries de cuisine, les habitants prêtaient leur concours. Combien de fois n'avons-nous pas entendu fredonner, au Cercle, par quelques graves personnages, même par des magistrats, ces couplets d'un certain charivari presque célèbre : (1)

Venè vite, mous omis,
Bran, bran, bran
Per fayre charovorl
Bran, bran, bran
Broya de nouu tout de futeno
Brambran espouso Madelèno
Bran, bran, bran.

Quand oguèroun espouso
Bran, bran, bran,
Se vouguèroun régola
Bran, bran, bran
Dedins qu'uno soupo de rabo
Mettoun eno testo de chàbro
Bran, bran, bran.

Aro s'en doun morida
Bran, bran, bran
Nous chaou ona perména
Bran, bran, bran
Madelèno diguè pa'ncaro
Chaou jugua'n paou de lo titaro
Bran, bran, bran.

(1) C'était le charivari de Ladet dit *Brambran*.

S'ossètèroun soubre'n bon
 Bran, bran, bran

 Bran, bran, bran
Brambran qu'oyo soun dé de cayré

 Bran, bran, bran

Ce charivari se chante sur un air tout particulier et original ;
Brambran, le surnom du héros, sert de refrain.

*
 * *

Quelques années plus tard on fit un autre charivari à un ancien sacristain qui convolait avec une épicière ; au milieu d'une vingtaine de couplets s'en détachait un assez curieux, inspiré par un grand tas de mortier qui se trouvait presque au milieu de la place de la Mairie, à Largentièrre ; le soir de la cérémonie, le ciel était très noir, un des témoins entra dans le mortier jusqu'au nombril. Cet accident, aussi malencontreux que comique, inspira vite ce couplet :

En sourtén dé lo Coumuno
 O lo plaço deï quortiè,
Morcel, soun omi de gleyso (1)
 Se f... ché dins lou mourtiè
 Et lo sounaillo
 Lou charovori
 Et lo titaro
 Pér sé deïverti.

Voici maintenant des couplets de quatre charivaris à Aubenas :

Moussu Lorguè se morido
 Ou sobén bé,
 Sobén pas sé l'omour l'ou guido
 Ou s'és lou bé,
 Ou sé lo prén pér soun plosi
 Charovori,
 Charovori, charovori
 Pago de vi !

(1) M. Marcel était recteur des pénitents.

Noualhac dans cette affaire
 N'a rien épargné
 Ses saucisses et bonne chère
 Tout a payé
 Afin de faire réussi
 Charovori
 Charovori, charovori
 Pago dé vi !

Félipino o eno plotino
 Li monco én grén
 Chostonié n'o respoundu :
 Li lou mettren
 Séro dé ferre nl d'ocié fi
 Charovori.
 Charovori, charovori
 Pago de vi !

Sobé-ti perqué lo Vitouéro
 O près lou Jan ?
 Per petossa sos braïos négros
 Embé dé fièou blanc ;
 Riscoun d'estripa lou codi
 Charovori
 Charovori, charovori
 Pago de vi !

*
 * *

Terminons ce chapitre des charivaris par le *Mariage de l'Alouette et du Pinson*, histoire racontée en patois. L'alouette et le pinson sont de si pauvres oiseaux que, pour célébrer leurs noces, il faut que chacun des invités apporte son écot au repas nuptial : mais par quel fâcheux accident cette belle fête va-t-elle être interrompue ? C'est ce que nous dira la chanson. (1)

Lo loouséto é lou quinsou (*bis*)
 Foguèroun én moriojou, l'anfan laïretto,
 Foguèroun en moriojou l'anfan laïra.

(1) Nous devons cette chanson à l'obligeance de M. Ernest Verny, un fin lettré, qui a traduit en patois, d'une façon admirable, le *Dies iræ*.

Quand venguèroun d'espousa (*bis*)
 Troubèroun pa ré per monja, l'enfan laïretto,
 Troubèroun pa ré per monja, l'enfan laïra.

Véguèroun véni lou lou (*bis*)
 Qu'oppourtavo en bouon moouto, l'enfan laïretto,
 Qu'oppourtavo en bouon moouto, l'enfan laïra.

Pér dé viando n'ovén prou (*bis*)
 Pér dé pan que foren nous, l'enfan laïretto,
 Pér dé pan que foren nous, l'enfan laïra.

Oïci veni lou reïnar (*bis*)
 Que n'oppourtavo én brossar, l'enfan laïretto,
 Qué n'oppourtavo én brossar, l'enfan laïra.

Per monja co douono sé (*bis*)
 Nan béourio bien én coupé, l'enfan laïretto,
 Nan béourio bien én coupé, l'enfan laïra.

Justé veïci l'osénou (*bis*)
 Chorja dé dous tounélou, l'enfan laïretto,
 Chorja dé dous tounélou, l'enfan laïra.

Oven per béouré è monja (*bis*)
 Iaro nous chooudrio donsa, l'enfan laïretto,
 Iaro nous chooudrio donsa, l'enfan laïra.

Véguèroun véni lou ra (*bis*)
 Lou vioouloun désouï lou bra, l'enfan laïretto,
 Lou vioouloun désouï lou bra, l'enfan laïra.

Lou cha sourtén deï céndriè (*bis*)
 Empourté lou viooulouniè, l'enfan laïretto,
 Empourté lou viooulouniè, l'enfan laïra.

Lo loouséto s'énvoulé (*bis*)
 E lou quinsou lo séguè, l'enfan laïretto,
 E lou quinsou lo séguè, l'enfan laïra.

Dans les *Chants et chansons populaires de la France*, par Dumersan et Noël Segur, il y a une ronde enfantine : l'*Alouette et le Pinson*, copiée sur la chanson patoise que nous venons de

transcrire qui est bien plus ancienne. Voici le premier et les deux derniers couplets de cette ronde :

L'alouette et le pinson
Tous deux se sont mariés ;
Le lendemain de leur noce
N'avaient pas de quoi manger.

Alouette
Ma tourlourisette,
Mon oiseau
Que tout lui faut.

Serviteur la compagnie.
N'y a-t-il pas de chat ici ?
Entrez donc, maître à danser.
Notre chat est au grenier.

Alouette
Ma tourlourisette,
Mon oiseau
Que tout lui faut.

Entrez donc, maître à danser,
Notre chat est au grenier ;
Le chat descend du grenier ;
Aval' le maître à danser.

Alouette
Ma tourlourisette,
Mon oiseau,
Que tout lui faut.

Dans le courant de l'hiver 1895, M^{lle} Mathilde Auguez, à la Bodinière, charmante sous son pittoresque costume de la province de Bresse, a chanté la chanson du mariage de l'alouette et du moineau, que l'on dirait copiée sur celle d'origine Vivaroise que nous avons donnée. Cette chanson bressanne a été publiée pour la première fois avec l'accompagnement par M. Julien Tiersot, dans la revue : *Le Monde Moderne* (Novembre 1896). Nous ne pouvons mieux faire que de donner ici cette touchante histoire nuptiale, afin que le lecteur puisse la comparer avec celle de : l'Alouette et le Pinson.

L'Aluetta pi le Mognò
Vendran ben sè mario

REFRAIN :

Aluetta,
Fa la ruetta :
U çantio
E to ti fô.

Y vendran fare un festin
Mais de pan, ne n'en an dzin
Vint à passo un çin blanc
Chu son cu pourtin de pan.

Pé de pan, nos en an ben,
Me de la, ne n'en an dzin.
Vint à passo un rena.
Chu son cu pourtin de la.

Pé de la, nos an en ben,
Mais de vin, ne n'en an dzin.
Vint à passo un moustiou
Chu son cu pourt'in ponçon.

Pé de vin, nos an en ben
Mais de ménétri, ne n'en an dzin.
Les rats qui sont u greni
Sevront ben de ménétri.

Pé dé ménétri, non an en ben,
Mais de dancheri, ne n'en an dzin.
Les rats qui sont u greni
Sevront ben de dancheri.

Vint à passo un ça gris,
Emporta les dancheri.
Para, para, ménétri,
Para, para lou ça gris !

L'alouette et le moineau
Voudraient bien se marier.

REFRAIN :

Alouette,
Fais la roue :
Au château
Est tout ce qu'il faut

Ils voudraient faire un festin,
Mais de pain ils n'en ont point.
Vint à passer un chien blanc
Sur son... dos portant du pain.

Pour du pain, nous en avons bien,
Mais de lard, nous n'en avons point.
Vint à passer un renard
Sur son dos portant du lard.

Pour du lard, nous en avons bien,
Mais de vin nous n'en avons point.
Vint à passer un mouton
Sur son dos portant un poinçon (de vin).

Pour du vin, nous en avons bien,
Mais de ménétriers nous n'en avons point.
Les rats qui sont au grenier
Serviront de ménétriers.

Pour des ménétriers, nous en avons bien,
Mais des danseuses nous n'en avons point.
Les souris qui sont au grenier
Serviront bien de danseuses.

Vint à passer un chat gris,
Il emporta les danseuses.
Prends garde, prends garde, ménétrier,
Prends garde, prends garde au chat gris.



CHANSONS A DANSER

Les Ardéchois et surtout les Ardéchoises adorent la danse, personne ne l'ignore, et elles apportent dans ce divertissement l'énergie et la vigueur qui les caractérisent. Au son du violon d'un ménétrier de village et dont les accents ne laissent jamais insensibles les oreilles ardéchoises, les danseurs exécutent pendant des heures entières d'interminables Rigaudons et des Bourrées sans fin.

Dans la Montagne, les danseurs n'ont pas toujours un violon à leur disposition, alors ce sont des danses chantées, c'est bien plus intéressant. Nous ne sachons rien de plus entraînant que ces danses de pagels où, pour tout orchestre, on n'entend le plus souvent que la voix chevrotante d'un vieillard chantant des couplets en patois, parfaitement rythmés, et faisant danser avec une mesure irréprochable. Nous avons encore présents à la mémoire quelques rigaudons que nous avons entendu chanter dans notre enfance. (1)

En voici un qui produit l'effet d'un de ces nombreux cris de douleurs, même dans les jours de liesse, que devaient chanter les malheureux taillables et corvéables à merci :

Mo mèro
Toujours mé disié
Qu'oprs lo taillo
Me moridorié :
Lo taillo,
Lo copitotiéou
N'en soun lo caouso
Dé mo perditieou.

Les deux suivants, sur le même rythme, sont de Largentière :

Morianno
Vaï ei Pourtolé
Toujours régardo
Sé soun golant vé,

(1) Rigaud, célèbre maître à danser de Marseille, est le créateur de cette sorte de danse. Le rigaudon était devenu si licencieux que le Parlement de Provence le défendit par un arrêt du 3 avril 1664. Nous en connaissons quelques-uns que nous ne pouvons faire imprimer.

Régardo
 Sé lou veï possa
 Mé so cosaquo,
 Soun hobi dé dra.

L'eïrondo
 Et lou pornoga
 Et lo nichoulo
 Se soun ottoqua
 Se battoun
 Pér ona nisa
 Eï bouo dé rounzé
 Eï bouo deï rounza.

Nous avons entendu chanter celui-ci à Valgorge, toujours sur le même rythme :

Droulassos
 Quand ona chostogna
 Sur los pu nautos
 Vous chaou pas mounta.
 Lous droloun
 Qué soun pér dessou
 Vous orégardoun
 Vost'embounillou.

En voici un bien joli, de 1815, que nous avait appris le Docteur Tourrette :

Le voyez-vous
 Ce jeune militaire,
 Bien habillé,
 Bien poudré, bien frisé,
 L'habit d'ordonnance,
 La cocarde blanche,
 L'épée au côté,
 C'est pour se faire aimer ?

Celui-ci d'Aubenas, sur le même rythme :

Vès Ooubéna
 L'aï donsoun bien lo viro
 O Lovillodièou
 Chascu viro lo sièou

Et vès Lorgentièro
 Donsoun lo bouréïo
 Mais o Looutoré
 Lo donsoun b'eïtobé.

Un des plus jolis rigaudons que nous avons entendu chanter et danser à Largentièrre, par des ouvriers de l'usine du Moulinet, est celui-ci :

Tos brayos font pas'n pli,
 Moun omi
 Tos brayos font pas'n pli,
 Soun trop courtos dé taillo,
 Té pouodoun pas servi.
 Moun omi,
 Soun trop courtos dé taillo,
 Té pouodoun pas servi.

Té oueï bé toujours di,
 Moun omi
 Té oueï bé toujours di,
 Qué to moouvaiso testo
 Te forio prou poti
 Moun omi.

*
 * *

Dans son *Carnet de Voyage*, le Docteur Francus nous raconte qu'il s'est trouvé un jour dans une auberge du Vivarais. Il y avait des *rayols* (1) et des pagels.

« Les pagels se distinguaient par la largeur et la sonorité de leurs rires.

La flamme du vin pétillait dans leurs yeux et au bout de leur nez.

Le plus vieux était le plus en train et l'on pouvait voir à la façon dont il se démenait, qu'il avait depuis longtemps envie de dire quelque chose ou de chanter.

Le plus jeune le prévint, car, donnant subitement sur la table un coup de poing formidable, qui fit ressauter verres et bouteilles, il s'écria : *Faou chonta*.

(1) Habitants du midi du Vivarais et des Cévennes.

Et sautant sur un banc, il rumina énergiquement les quatre vers de ce rigaudon :

Lou laï per lous peti,
Lo soupo per lous viels,
L'aïgo per lous moull,
Lou vi per lous pogels !

Le plus âgé des pagels riposta immédiatement, non sans avoir comme l'autre, donné un grand coup sur la table :

Lou laï per lous peti
L'aïgo per lous mouli
Lou vi per lous pogels,
Lous jouïnes ma lous viels !

Les deux montagnards, se donnant alors la main, chacun debout sur sa chaise, débitèrent avec un redoublement d'énergie, la finale de la réconciliation :

L'aïgo per lous mouli
Lou laï per lous peti
Et lou vi per lous bels
Lous jouïnes ma lous viels
Royouou coumo pogels !

De bruyants applaudissements accueillirent cette chanson d'une saveur si montagnarde. Il fallut trinquer et retrinquer à la santé des chanteurs. »

Voici un rigaudon de Lanarce, inspiré par les petits chapeaux de feutre que portent les pagelles :

Toun chopélou, pichoto drolo,
Toun chopélou,
Lou tièou, lou mièou
Font dous, pichoto drolo,
Lou tièou, lou mièou font dous,
Toun chopélou.

En 1859, nous nous sommes trouvé à une noce à Vallon, et nous y avons entendu chanter ces deux rigaudons :

Moridoun mo souoré
 Pér én pouré
 L'y baïloun én oliet
 Pér soun bouquet,
 Couïjoun sur lo paillo
 Lo gusaillo;
 L'ian baià lou foueï
 Lou quion li coueï.

Coucouro
 Vénd d'omouros,
 Soun mari vénd dè clovels,
 So fillo
 Dé déntillos
 Soun gorçou de coscovels.
 Qué dé peno
 Pér faïré l'omour
 Mo mèro, que dé péno
 Lo nuet maï lou jour.

Voici une chanson que l'on chante sur l'air d'un rigaudon :

Sian, sian de la Mountagno,
 Mio,
 Sian, sian de la Mountagno,
 Un païs de coucagno,
 Mio,
 Un païs de coucagno.

Amound, leu bla, nouvel
 Es pu gros qu'un 'ouglagno
 Mio,
 Es pu gros qu'un 'ouglagno,

Cadun y a soun castel,
 Qués pa'n castel d'Espagno,
 Mio,
 Qués pa'n castel d'Espagno.

Li beven de bouon vi,
 Que ve de la Limagno,
 Mio.
 Que ve de la Limagno.

Loui lebraou tout rousti
 Li couroun la compagno,
 Mio,
 Li couroun la compagno.

Per laoura, per fringa,
 Jamaï n'aven la cagno,
 Mio,
 Jamaï n'aven la cagno.

Sans vous fa tant préga,
 Venès doun en Mountagno,
 Mio,
 Venès doun én Mountagno. (1)

*
 * *

Dans l'Ardèche, on danse aussi l'Auvergnate, ou la Bourrée d'Auvergne.

Fléchier, qui fut l'historiographe peu grave des Grands Jours d'Auvergne, tenus en 1665, à Clermont, ne manque pas de signaler le goût des dames de cette ville pour la Bourrée, qu'il considère comme une danse « gaie, figurée, agréable, où les départs, les rencontres et les mouvements font un très bel effet et divertissent fort les spectateurs. »

Onze ans plus tard, en 1676, Madame de Sévigné, qui était venue sur la limite de l'Auvergne, à Vichy, pour raison de santé, parle avec éloge, dans une de ses lettres célèbres, de la fameuse danse d'Auvergne. « Il y a ici, écrivait la spirituelle Marquise à sa chère Madame de Grignan, des femmes fort jolies. Elles dansaient hier des Bourrées du pays qui sont en vérité les plus jolies du monde. Il y a beaucoup de mouvement. Mais si on avait à Versailles de ces sortes de danses, en mascarade, on en serait ravi par la nouveauté, car cela passe encore les bohémiennes.... Tout mon déplaisir c'est que vous ne voyiez point danser les Bourrées d'Auvergne, c'est la plus surprenante chose du monde : des paysans, des paysannes, une oreille aussi juste que vous, une légèreté, une disposition ; enfin j'en suis folle... »

(1) Tiré du roman : *Jan de la lune*, de notre regretté ami Firmin Boissin.

On ne saurait rien ajouter à l'enthousiasme de Madame de Sévigné, et il explique la curiosité des touristes qui, en visitant l'Auvergne et le Vivarais, recherchent les occasions d'assister aux fêtes des villages dans lesquelles la contredanse banale n'a pas encore détrôné la bourrée locale et le rigaudon.

Voici une bourrée :

Lo donsorén pas plus
 Lo bouréïo d'Oouvergno,
 Lo donsorén pas plus
 Lou vioouloun seï roumpu ;
 Lo tournorén donsa,
 Sou m'o di lo chombreïro
 Lo tournorén donsa
 Lou vioouloun ès pétossa.

C'est dans les campagnes que nos vieilles danses françaises ont trouvé leurs derniers refuges, dit M. Julien Tiersot. La bourrée se dansait à la cour de France, au XVI^e siècle : on nous a dit que Marguerite de Valois « ayant les jambes fort belles, la substitua aux *basses-danses*, que l'on marchait au lieu de sauter. » Le rigaudon, pour être venu plus tard, n'en jouit pas moins d'une vogue universelle, à la cour et à la ville, pendant le XVIII^e siècle.

Voici une autre bourrée :

Oparo lou loup, pichoto
 Oparo lou loup,
 Embé toun bostou
 Pichoto, oparo lou loup.

Régardo lou loup, pichoto,
 Régardo lou loup
 Qu'émponorto l'ognélou
 Pichoto, oparo lou loup.

Les airs de bourrée sont très nombreux, chaque village de la Montagne en possédant un ou plusieurs qui lui sont en quelque sorte affectés. Naturellement les airs sont accompagnés de paroles ou chansons patoises d'un cachet tout à fait original. Nous en avons entendu quelques-unes empreintes d'un cachet tout particulier, mais trop rabelaisiennes pour être reproduites ici.

Nous terminons ce chapitre par la jolie valse montagnarde des *Esclots*, telle que nous l'avons entendu chanter à Loubaresse :

Dijo bergeïro,
 Dijo bergeïro,
 Quand té coustèroun tous esclots,
 Quand èroun, quand èroun
 Quand èroun noous ?
 — Coustèroun, coustèroun
 Coustèroun nous soous.

Dé bouoï dé verno
 Dé bouoï dé verno
 Dé bouoï dé verno mous esclots
 Quand èroun, quand èroun
 Quand èroun noous.
 Coustèroun, coustèroun
 Coustèroun noous soous.

Cinq soous dé brido
 Cinq soous dé brido
 Cinq soous dé brid'omous esclots
 Quand èroun, quand èroun
 Quand èroun noous
 Coustèroun, coustèroun
 Coustèroun cinq soous.

Dous soous dé pouénto
 Dous soous dé pouénto
 Dous soous dé pouénto mous esclots.
 Quand èroun, quand èroun
 Quand èroun noous,
 Coustèroun, coustèroun
 Coustèroun dous soous.

En 1858, un jour de soirée à la Préfecture, un de nos amis, M. Léopold Coste, se présenta secrètement en costume de pagel de Lanarce, comme pour parler à « Mossieu le profet, pour affaire pressante. » Bientôt reconnu par le Préfet Levert, dont il était l'ami et le fournisseur pour les vins fins, il fut introduit dans les salons où il eut un succès formidable lorsqu'il chanta et dansa la

valse des *Esclots*. M. Léopold Coste est mort il y a près de 25 ans, on nous parlait encore dernièrement à Privas du succès qu'il eut un certain jour au bal de la Préfecture, dans son costume de pagel.

Il y a quelque temps, nous avons fait une singulière trouvaille. Voulant réparer un vieux registre de notaire, de la fin du seizième siècle, nous le débarrassâmes d'abord de sa couverture, qui tombait en lambeaux ; quelle ne fut pas notre surprise en découvrant, sous cette couverture en parchemin, une autre couverture en papier, sur laquelle nous aperçûmes des mots patois, puis des vers et enfin des couplets ! Après avoir examiné attentivement, nous constatâmes que nous venions de découvrir un Noël vivarois.

Voici la copie textuelle des couplets que nous avons pu lire sur cette couverture qui, malheureusement, n'est pas entière :

Bouonjour Mario, vierjo mayre,
 Vous, sont Jousset, que diset ?
 Et vous, lou fieu del payre
 Que faset !
 Per nostrous pechatz, pechayre
 Pottichet.

Lous vieulouns et los muziquos
 Troficoun lou porodich
 Los troupos ongéliquos
 Mous omich
 Chanton un poulich cantiquo
 Que robich.

Occourès toutes bergeyros
 Romplisset voustros concans (1)
 Los bichos et bicheyros
 Courillans
 Per festa lo jossineyro
 D'en grond jau (2)

(1) *Paniers* et *cabas*, probablement.

(2) *Jau* veut dire envie ; on dit bien souvent : *faï jau*.

Sourtet en pau de lo cledo
Et venès pastrez, couytoux (1)
Oduzet eno fedo,
Dous moutouz,

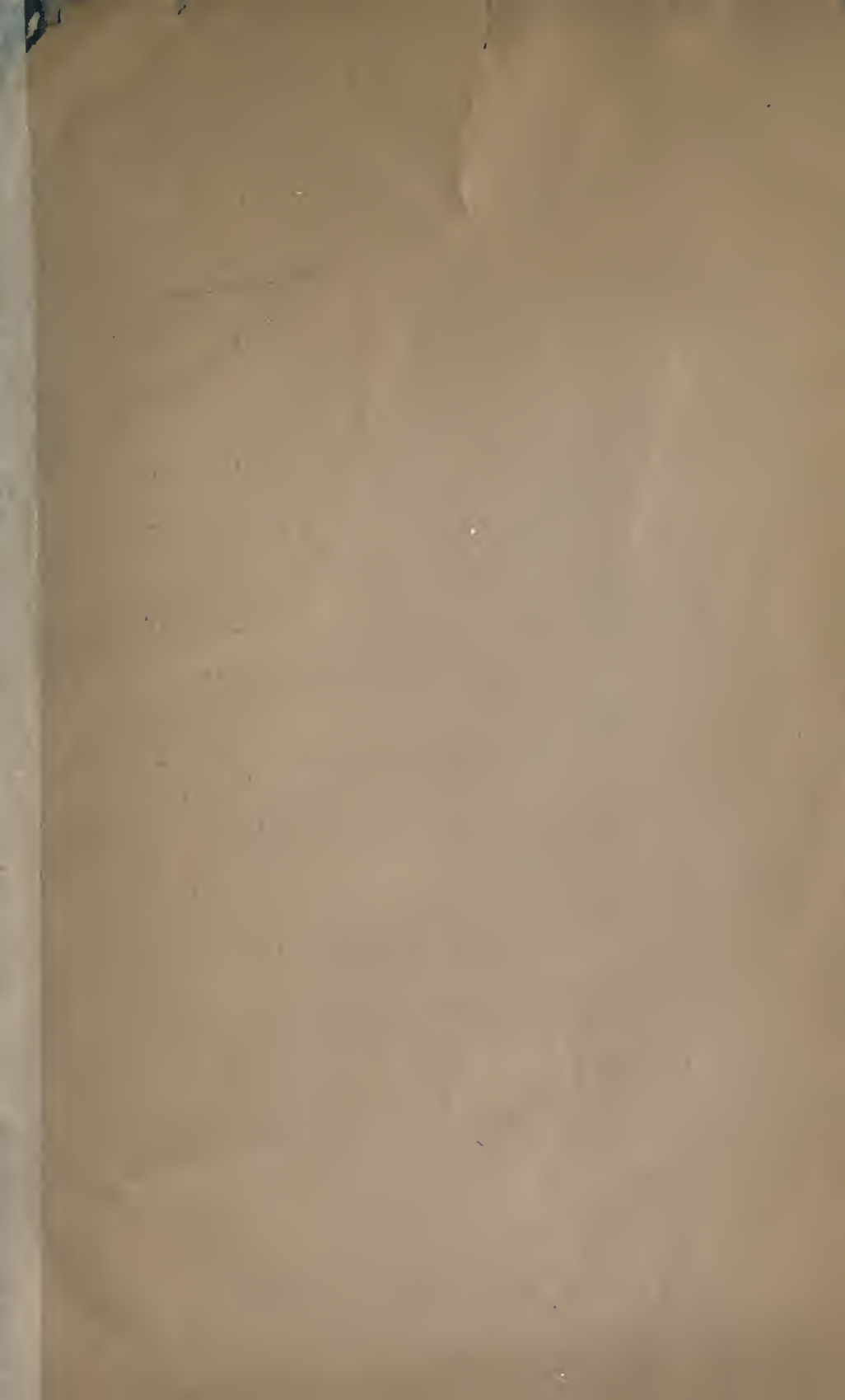
.....
.....

Le papier est déchiré ici.



(1) *Couytoux* est synonyme de pressé, viteinent; on entend souvent nos paysans dire: *Oguère ré de pu couyta*, je n'eus rien de plus pressé.

AUBENAS, Imprimerie ROBERT.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- Les Ballons**, depuis leur invention jusqu'au dernier siège de Paris, in-8°, 1872.
- Recherches sur les anciennes Sociétés et Corporations de la France méridionale**, in-8°, 1873.
- Mes notes sur le Vivarais** (*documents inédits*), in-8°, 1873.
- Vals. — Son origine, ses progrès, son avenir** ; lu à la Sorbonne, au Congrès des Sociétés savantes, en 1873, in-8°, 1874.
- Recherches sur les Pierres mystérieuses du Vivarais et du Dauphiné**, in-8°, 1874 (*avec figures*).
- Anthologie patoise du Vivarais** (*documents inédits*), in-8°, 1875.
- Histoire des Poètes du Vivarais** (*documents inédits*), in-8°, 1877.
- Etablissement de l'Imprimerie dans le Vivarais**, in-8°, (*illustré de marques typographiques*). 1877.
- Nos Pères. — Proverbes et Maximes populaires du Midi de la France**, in-8°, 1882.
- De Launay, comte d'Antraigues**, écrivain et agent politique, sa vie et ses œuvres, in-8°, 1882, (couronné par la *Société des Sciences, Lettres et Arts de l'Ardèche*).
- Olivier de Serres, seigneur du Pradel, sa vie et ses travaux**, gr. in-8° (illustré de portraits et de fac-similés), 1886. — Couronné par la *Société nationale d'Agriculture de France* et honoré d'un diplôme d'honneur de l'*Académie nationale agricole*.
- Histoire des Troubadours du Vivarais, du Gévaudan et du Dauphiné**, in-12 (illustré de fac-similés), 1888.
- Recherches sur les Inscriptions du Vivarais**, in-8°, 1888.
- Le Vivarais aux Etats généraux de 1789**, gr. in-8° (illustré de portraits et gravures), 1889.
- Les Inondations du Vivarais depuis le XIII^e siècle**, gr. in-8° (illustré de gravures), 1890.
- Le poète Bérenger de la Tour et ses œuvres**, gr. in-8° (illustré de fac-similés), 1891.
- Le docteur Turrette et les eaux de Vals**, in-12 (illustré d'un portrait et de gravures), 1893.
- L'Ardèche à la Convention nationale**, gr. in-8° (illustré), Paris, 1893.
- Les Volontaires de l'Ardèche en 1792**, gr. in-8° (illustré), Paris, 1896.
-

PQ
445
V3

Vaschalde, Henry
Chansons populaires du
Vivarais

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
